
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 19

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

16 janvier 1999

Des héros quotidiens[RECTIFICATIF].

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 16 janvier 1999

Le Devoir • p. B3 • 780 mots

Des héros quotidiens[RECTIFICATIF].

Avec Urbania Box, je n'imagine rien, Louise Bédard s'installe officiellement parmi les incontournables de la danse montréalaise

Martin, Andrée

Après *Dans les fougères foulées du regard* et *Cartes postales de Chimère*, deux oeuvres, sextuor et solo, magnifiquement tendres et humaines, Louise Bédard revient à nouveau sur la scène montréalaise avec une pièce pour six danseurs; énigmatique, comme il se doit. À voir dans le cadre de la série Danse Danse, à l'Agora de la danse du 20 au 30 janvier.

Malgré un talent fort enviable et 15 ans de carrière, la chorégraphe et interprète Louise Bédard n'a toujours pas la vie facile. Reconnue par ses pairs comme par un public de plus en plus grand à Montréal, sa compagnie, Louise Bédard Danse, demeure méconnue, ici comme à l'étranger.

Lauréate en 1996 du prestigieux prix d'auteur des Cinquièmes Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis (France) et, en 1997, du prix J. A. Chalmers en danse, elle fait aujourd'hui partie des artistes dont on ne peut ni ne doit plus ignorer le travail. «*Le prix des Cinquièmes Rencontres chorégraphiques n'a rien changé pour moi, et je trouve ça dommage. Ça m'a donné de l'argent, mais comme débouchés, rien du tout. Je croyais que cela allait m'amener vers une tournée, ce qui avait été fait dans les années*

Barsetti, Angelo

Christine Charles et Jacqueline Lemieux dans Urbania Box, je n'imagine rien

antérieures. Quant au prix Chalmers, il m'a apporté une plus grande reconnaissance dans le panorama de la danse.»

Toutefois, au delà de cette reconnaissance, essentielle dans une carrière artistique, Louise Bédard ne peut toujours pas financièrement se permettre ni d'engager des interprètes permanents ni même de rêver à créer une pièce pour dix danseurs. Avec une compagnie d'à peine trois personnes - dont Louise Bédard elle-même à la direction artistique - pour gérer à la fois la création, la diffusion et la mise en marché des oeuvres, la chorégraphe est encore loin derrière les Jean-Pierre Perreault, Marie Chouinard, Ginette Laurin, etc.

Étrange dichotomie que celle qui oppose parfois le talent et le succès. En effet, ses créations, particulièrement humaines - de *Braise blanche* (1990), inspirée du massacre de l'École polytechnique, à *Cartes postales de Chimère* (1996) en passant par *Vierge noire* (1993) et *Dans les fougères foulées du regard* (1995), entre autres - ont quelque chose

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990116-LE-051

d'attachant, de vrai, et constituent parmi les meilleures oeuvres du répertoire québécois des dix dernières années. Mais, faute de moyens suffisants, l'artiste a additionné, depuis la fondation de sa compagnie en 1990, trop peu de succès locaux et internationaux - France, Écosse, Bulgarie - avec des créations riches et personnelles, dont personne n'a jamais mis en doute la qualité et l'originalité.

Une étape importante

Avec *Urbania Box, je n'imagine rien*, sa dernière pièce, Louise Bédard fait un bond en avant. Inscrite au programme de la toute nouvelle série Danse Danse - aux côtés des Édouard Lock, Marie Chouinard et Ginette Laurin -, une série destinée à promouvoir et à diffuser des oeuvres d'envergure, la chorégraphe s'installe officiellement parmi les incontournables de la danse montréalaise. Du même coup, elle sort du cercle restreint des initiés pour atteindre un public plus large. Elle bénéficie aussi d'un soutien de diffusion qui, à part l'Agora de la danse où elle a obtenu à quelques reprises des résidences de création, lui a souvent fait défaut. *«Faire partie de cette nouvelle série signifie que j'ai de l'importance dans le panorama de la danse, même si je n'ai pas fait la Place des Arts et que je n'ai pas une compagnie aussi développée que les autres. Ça prouve qu'il y a de la place pour le genre de structure et de pièce comme la mienne. Ça prouve aussi que ce que je fais a une particularité par rapport aux autres chorégraphes. Autant eux se démarquent l'un l'autre, autant, moi, je me démarque de leur démarche.»*

La signature chorégraphique de Louise Bédard, entre l'intime et le social, le

mouvement signifant et la danse pure, demeure très près de la personnalité, à fleur de peau, de l'artiste. Ses oeuvres, mélange agréable d'intuition, de recherche gestuelle, de finesse et d'authenticité dramatique, ont toujours eu comme sujet premier l'être humain. L'être humain, homme ou femme, enfant, adulte ou vieillard, pris comme héros quotidien, et dont la force n'a d'égale que la fragilité qui le sous-tend. *«Ce qui m'intéresse dans la création, c'est de conserver une sensibilité au monde extérieur. Cette sensibilité au monde me percute, mais je ne désire pas la retrouver directement dans mes oeuvres. Je vais plutôt me concentrer sur la manière dont les choses qui m'entourent vont se répercuter sur moi. Il est important de dire des choses qui ne sont pas dites et que le corps peut dire. Ce qui m'importe, c'est de livrer ça, et non pas de montrer le côté cru des choses.»* Ainsi, au delà du constat et de la dénonciation, les créations de Louise Bédard naviguent dans les eaux troubles des affects et des émotions, cherchant constamment à atteindre les zones de compréhension intuitive, non cartésienne, du spectateur.

Dans la suite de tableaux qui composent *Urbania Box, je n'imagine rien*, conte urbain pour six danseurs inspiré entre autres du poème d'Anne Hébert *Les Petites Villes*, Louise Bédard retrouve une fois de plus l'être humain, dans une chorégraphie où la simplicité et la complexité se côtoient sans cesse. *«J'ai toujours le désir de demeurer proche de l'être humain. Aussi, je ne fais pas de la chorégraphie parce qu'il faut le faire. Il y a quelque chose à l'intérieur de moi qui me pousse à créer. Actuellement, je suis dans une période très critique de ma vie, et je canalise cet état à travers ma création. J'aime aussi donner au*

spectateur la possibilité d'avoir plusieurs lectures d'un même tableau de la pièce.»

Avec cette boîte de Pandore, dont on ne connaît pas encore le contenu véritable, Louise Bédard fait aussi un retour à la scène à l'italienne, dont l'aspect frontal contraste fortement avec le caractère tridimensionnel des pièces précédentes, où les spectateurs étaient invités à s'asseoir sur deux - *Cartes postales de Chimère* - et même quatre côtés - *Dans les fougères foulées du regard*. Une manière pour la chorégraphe de se donner de nouveaux défis et de renouveler son langage chorégraphique et scénique.

Illustration(s) :

Une scène de la dernière oeuvre de Louise Bédard, *Urbania Box, je n'imagine rien*, avec Christine Charles et Luc Ouellette.

La danseuse Anne Bruce Falconer

Ken Roy est un des interprètes de la dernière chorégraphie de Louise Bédard.